

# LE COURRIER LITT

## MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

PAR LEON BOCQUET

Les mystifications littéraires sont de tous les temps. Elles constituent des divertissements de grand style pour ceux qui les pratiquent. Elles ont parfois dans l'opinion des répercussions inattendues qui permettent aux farceurs de jauger l'état d'ignorance de certains contemporains même notoires, ou leur suffisance pompeuse, ou leur crédulité, ou leur légèreté à se laisser prendre à la blague, ni plus ni moins qu'alloettes au miroir.

On se souvient d'Hégésippe Simon, prétendu grand homme créé de toutes pièces par Henry de Forges ? Ce fut un éclat de rire général quand la supercherie fut dévoilée. Une autre hablerie fut superbement montée à Paris en 1910 au détriment d'un auteur dramatique lillois. Notre homme avait publié ou fait jouer, en Flandre française, diverses pièces de théâtre. Les journaux locaux avaient fait au Rostand local un succès d'estime complaisante. Lui, s'avisa soudain avec son théâtre, de conquérir Paris. Il s'y rendit et rencontra, à Montparnasse, un illustre poète (!), Didier Brémont, qui s'enthousiasma du dramaturge ingénu et devint son introducteur à la vie littéraire et son cornac. Il lui fit connaître, entre autres humoristes, Paul Reboux et Charles Muller, les fameux pasticheurs des « A la manière de... ». Et ce fut la gloire, la gloire brusque, clai-ronnée à grand fracas.

Les journaux les plus graves, des « Débats » à l'« Intran », apprirent à la capitale et à la France qu'à Lille, un génie avait vécu ignoré. On annonça un banquet formidable. Et le « Matin », qui savait tout, intitula son interview : « M. X... coiffeur et penseur, apprendra, ce soir, qu'il est le plus grand écrivain français et un des plus grands dramaturges du siècle ». Puis, le soir, au Café de Paris, une foule de personnages charmés d'ordres, d'écrivains et d'artistes se pressa autour de celui qui s'appelait le promoteur des « Hommes de demain » et qui avait pour formule synthétique par l'image : un moteur et une lanterne, pour formule écrite, ces deux mots : Voir, Sentir.

Des absents s'excusèrent. Sur le menu, on voyait, autour du Héros chevelu, des amours levant le masque et les lunettes de la comédie, la plume d'oie de l'écrivain et les vaporisateurs de l'artiste capillaire. Henri Duvernois envoyait « ses sentiments républicains », Edouard Helsey s'associait à « l'hommage rendu au grand homme par ses pairs devenus ses disciples ». Et combien d'autres pince-sans-rire ! Il y eut des télégrammes ; un de Maurice Rostand : « Ai lu vos œuvres. Ai pleuré. Vous embrasse. Ferai volontiers pièces avec vous ». Jean Cocteau — ou du moins son sosie — y alla d'un impromptu.

Enfin, vinrent les toasts. Le discours de Paul Reboux, froidement spirituel, vaut qu'on le retienne en partie. Il disait : « Enfant d'un cité laborieuse, dont vous vous représentez dignement la nombreuse population, c'est la main dans la main qu'en ce beau jour nous accou-rons à votre rencontre, car on

n'a pas souvent l'occasion de saluer un homme dont la méthode et l'idéal se résument en cette parole que vous formulez naguère devant moi : « L'artiste est un chirurgien » qui, pour mieux connaître la nature humaine, s'enfonce un scalpel dans son propre cœur ». Autour de vous, nous construisons à la fois une échelle pour la glorification et un rempart contre l'adversaire, car les jaloux ne tarderont pas à envier le soleil levant de votre notoriété. Tous viendront planer et tourner autour de vous, comme ces crapauds à qui Rostand a si magistralement stigmatisé l'envie impuissante. Dieu sait ce qu'ils inventeront pour ternir et inquiéter en vous les sources de l'inspiration.

» N'ont-ils pas osé prétendre que vous êtes coiffeur, que diable, barbier ! Hier, avec raison, vous vous en plaigniez devant moi et vous faisiez justice de cette insinuation : « Je ne sais pas, me déclariez-vous, mais » négligeable boutiquier, mais » un dispensateur de beauté, » un patron de maison, et on ne trouve pas moins de six » dames dans mes salons pour » contenter la clientèle avide » de s'embellir par mes soins » éclairés ».

» Allez, allez, Maître... on pourra tout dire, et bien d'autres choses encore. Nous sommes là, comme un bataillon protecteur et vengeur, et nous bandons l'arc de la justice et de la vérité contre les blasphémateurs, les choéphores, les coroplastes et les thuriféraires ! Et si le poète Casimir Delavigne a pu dire dans un vers immortel « que la Garde qui veille

aux barrières du Louvre, n'en défend pas toujours nos rois », du moins, etc., etc... »

Suivit un speech de Sir Berty, qui représentait officiellement l'ambassadeur d'Angleterre et Sa Gracieuse Majesté Edward VII. Pour finir, Maurice Level, grave comme un diplomate, parla, d'une langue acerbe, « au nom des officiers d'Académie et des officiers de santé » et se livra, vu ce dernier titre, à des considérations techniques de pathologie mentale : « Cette aptitude étrange à tout percevoir, disait-il, est encore la marque de ce qui relève des anomalies cérébrales.

Badin, vous dépassez Flaubert ! ironique, vous laissez loin derrière vous Auguste Comte ; tragique, vous n'êtes égalé que par Félicien Champsaur ».

Le maître souriait à ces éloges, les yeux embués de larmes. Et, le lendemain, par le truchement de « Comœdia », il « remercia Paris ». Le plus drôle de l'aventure invraisemblable, c'est que tout cela : lettres, télégrammes, discours, entrefilets de journaux, avec des photographies du dîner et le menu, fut réuni par l'intéressé en une plaquette qui affirmait un bien curieux et durable cas d'illusion passionnée. Les années passèrent là-dessus, et l'on ne parla plus à Lille du Figaro auteur dramatique. On ne le connut plus que comme auteur de « L'art d'être belle », qui atteignit son neuvième mille, et de « Comment devenir jolie ». Comme directeur aussi d'un institut de beauté et créateur de crèmes, de poudres et de lustral-brillantine pour adoucir la peau et blanchir les mains... Léon BOCQUET.